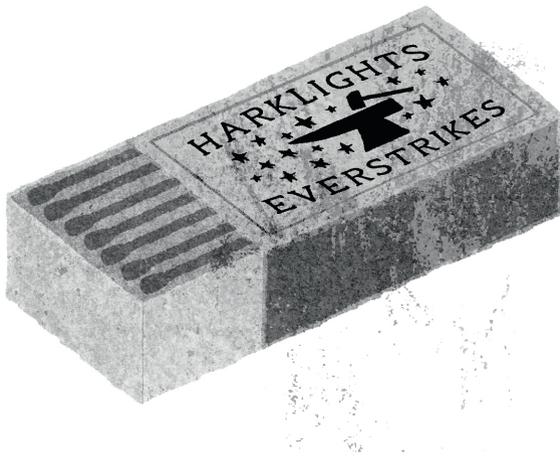


MÈCHE

et le monde secret des Hobs



Tim Tilley est professeur en illustration jeunesse à la City Lit à Londres. Il aime observer le monde autour de lui et collectionner des images prises sur le vif de la nature, ce qui lui permet de savourer quantité de détails que la plupart des gens ne voient pas.

A la mémoire de mon père, ce soleil. Ta flamme brule encore.

Titre original : Harklights

Publié pour la première fois au Royaume-Uni par Usborne Publishing
Ltd., Usborne House,

83-85 Saffron Hill, London EC1N 8RT, England.

© Tim Tilley, 2021

© 2023, Bayard Éditions pour la traduction française
et la présente édition

18, rue Barbès, 92128 Montrouge

ISBN : 979-10-363-4502-9

Dépôt légal : novembre 2023

Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.



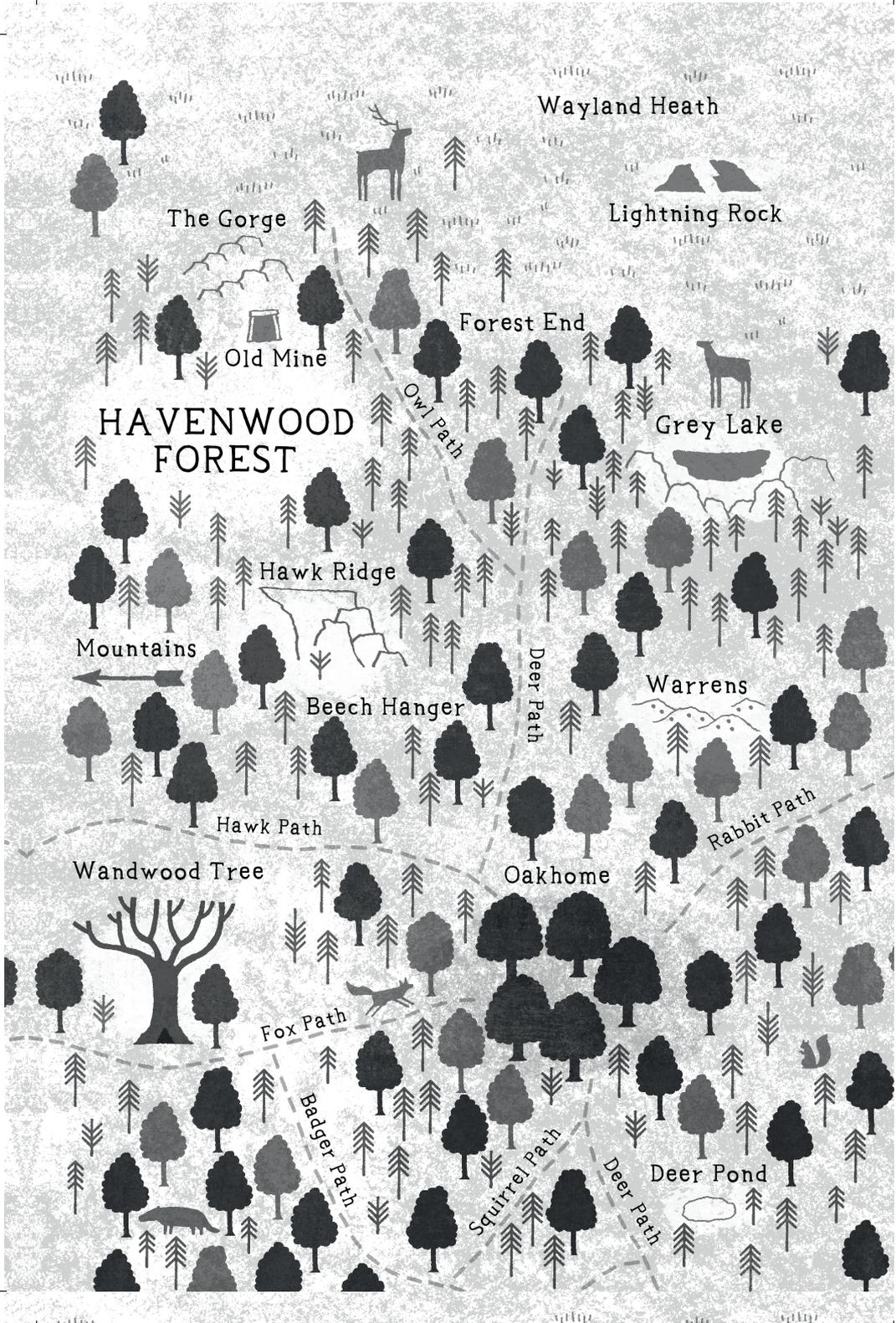
MÈCHE

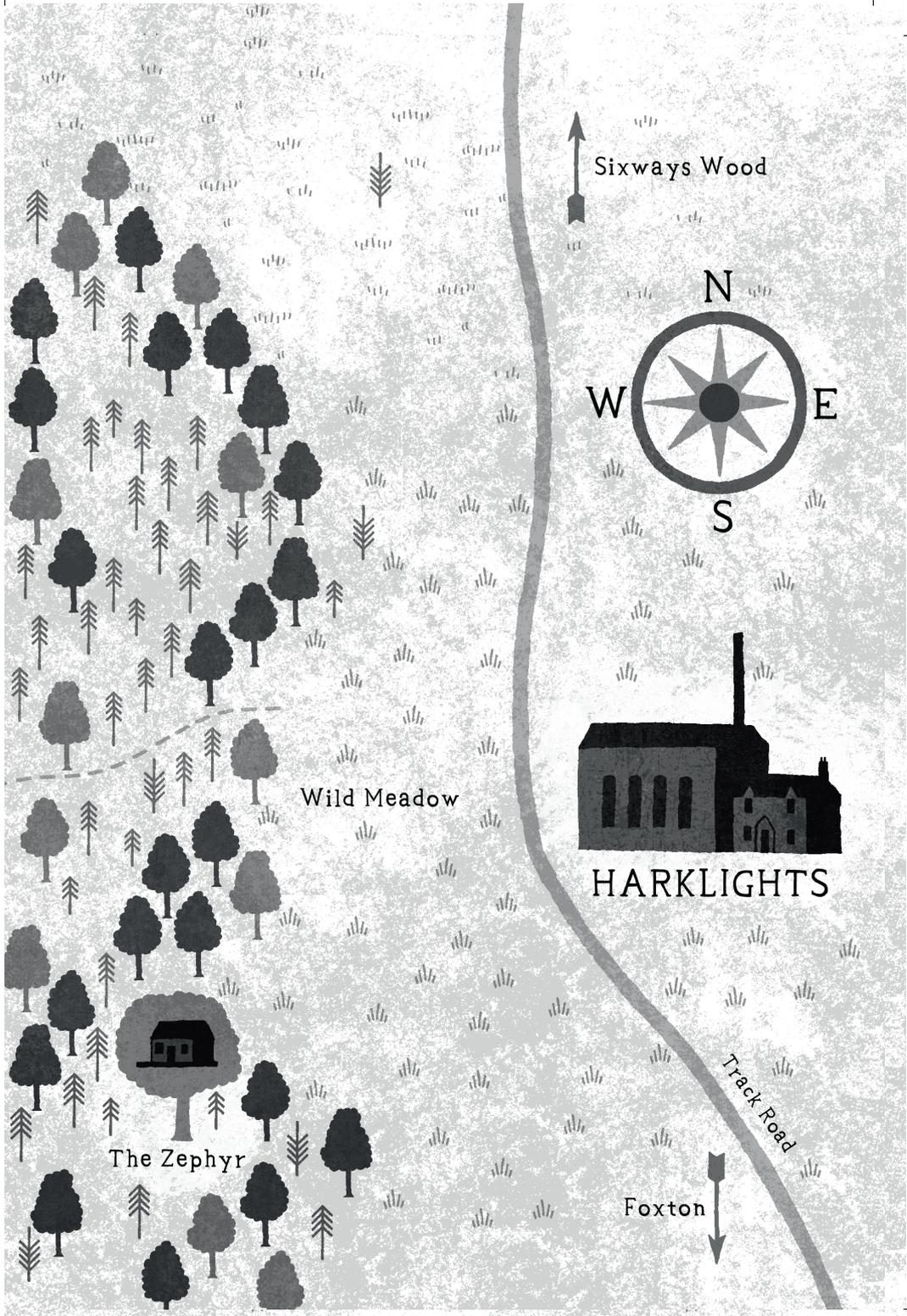
et le monde secret des Hobs

TIM TILLEY



Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Marion Roman





Sixways Wood



Wild Meadow



HARKLIGHTS



The Zephyr

Track Road

Foxton

CHAPITRE 1

LE NOUVEAU

La mère Venin approche. Nous nous figeons, tendus comme les ressorts d'une montre mécanique, et attendons l'annonce. Pour savoir qui sera puni ou viendra grossir nos rangs. Écrou sursaute sur son banc. La Venin fait irruption dans le réfectoire, vêtue de son éternelle veste noire cintrée et de sa jupe longue à en balayer le plancher. Un chignon retient ses cheveux gris. Son bâton à la main, elle précède un petit garçon.

Je respire.

Ce n'est qu'un nouvel orphelin.

Je considère sa mine terrifiée. Il porte déjà le même uniforme gris que nous. Dans son petit poing tremblant, il serre une boîte d'allumettes Prométhée jaune et noire qui tinte comme un hochet. La Venin en offre une à tous les nouveaux. Elle prétend que c'est un cadeau : la première et la seule que nous n'aurons pas à remplir nous-mêmes.

Pour de vrai, elle s'appelle Miss Vernon mais, derrière son dos, on la surnomme la Venin. Il faut dire que quand

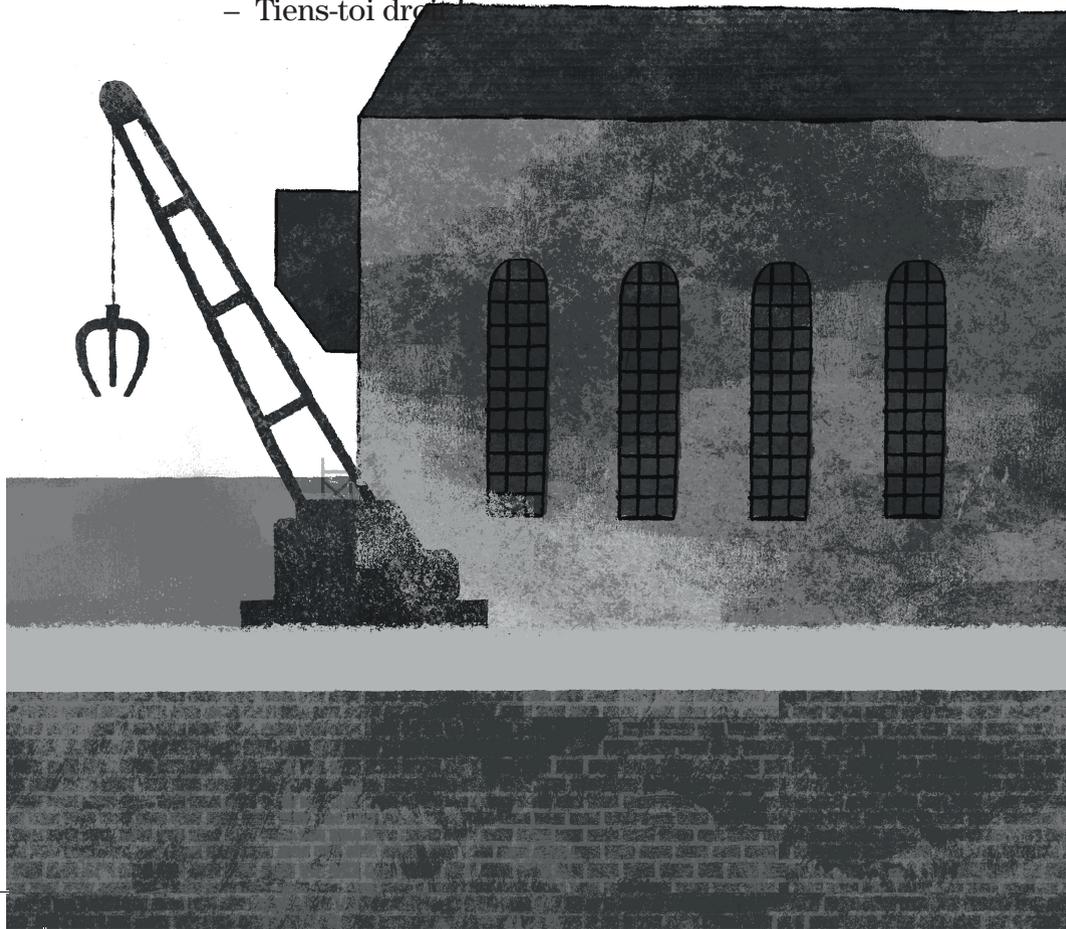
elle accueille un nouveau, elle commence par lui prendre son prénom et le rebaptiser à sa sauce. Alors, pourquoi pas nous ?

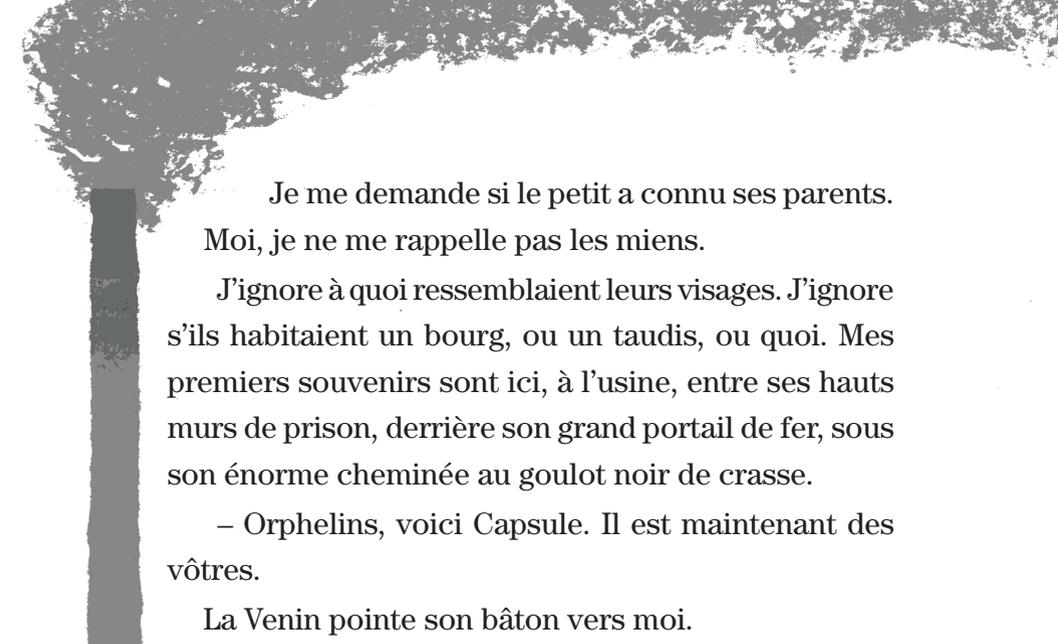
La Venin porte un protège-pouce qui ressemble à un bout de gantelet de chevalier. Elle ne l'enlève jamais, même s'il ne lui sert qu'à tirer à l'arbalète.

Le petit gravit les marches de l'estrade ; ses allumettes s'entrechoquent.

La Venin frappe les planches de son bâton.

– Tiens-toi droit !





Je me demande si le petit a connu ses parents.
Moi, je ne me rappelle pas les miens.

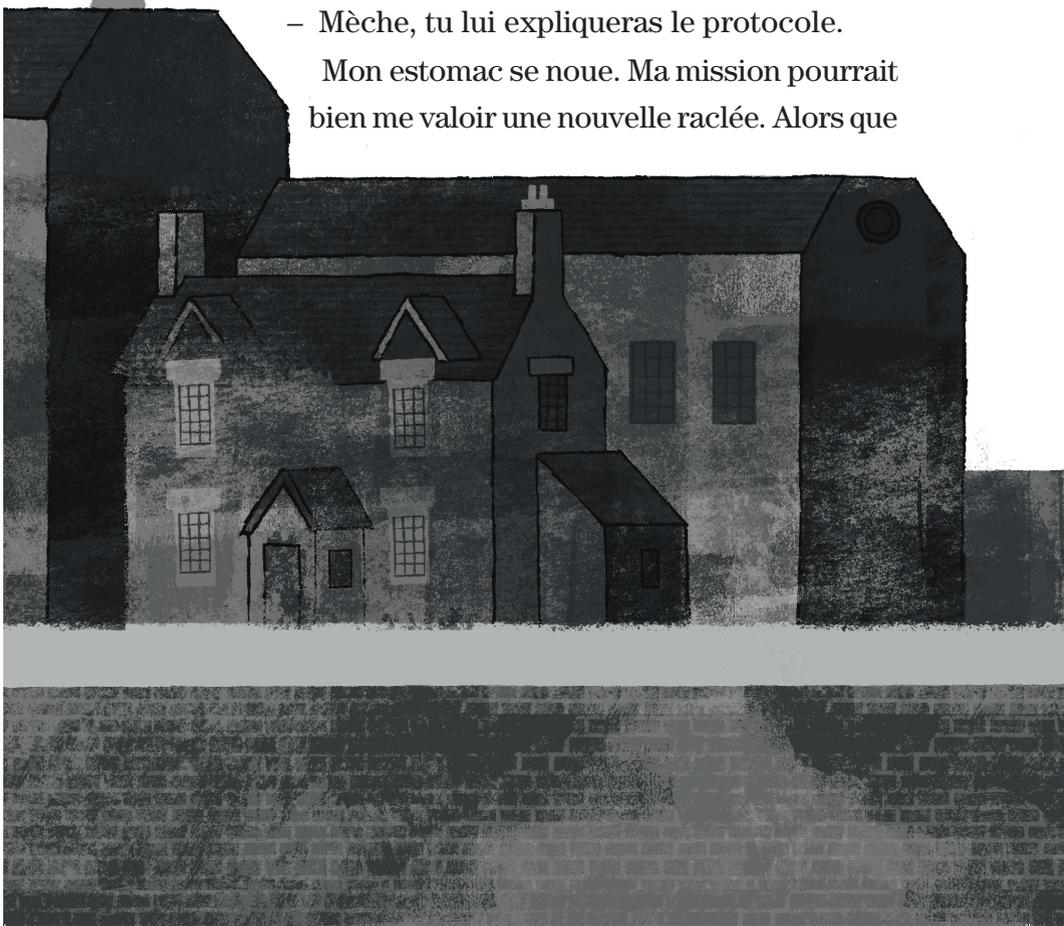
J'ignore à quoi ressemblaient leurs visages. J'ignore s'ils habitaient un bourg, ou un taudis, ou quoi. Mes premiers souvenirs sont ici, à l'usine, entre ses hauts murs de prison, derrière son grand portail de fer, sous son énorme cheminée au goulot noir de crasse.

– Orphelins, voici Capsule. Il est maintenant des vôtres.

La Venin pointe son bâton vers moi.

– Mèche, tu lui expliqueras le protocole.

Mon estomac se noue. Ma mission pourrait bien me valoir une nouvelle raclée. Alors que



je me lève pour aller chercher Capsule, Pétale me donne un petit coup de coude.

- Il ne tiendra pas une demi-journée.
- Faut voir.

J'espère qu'elle se trompe. Déjà deux orphelins ont disparu en un tournemain. Avec le nouveau, cela ferait trois, et je me retrouverais une fois de plus à travailler sans voisin.

Je récupère Capsule. Je lui donne dans les sept ou huit ans. Avec sa peau pâle comme du papier, on dirait qu'il a passé sa vie dans une cave ou dans une grange à charbon. Ses allumettes tremblotent toujours dans sa main quand je l'installe sur le banc à côté de moi. Je chuchote :

- Elle t'a piqué toutes tes affaires, pas vrai ?

Capsule hoche la tête.

– Elle fait le coup à tout le monde. Moi, c'est Mèche.

Un instant plus tard, la porte des cuisines s'ouvre à grand fracas et Verrou pénètre dans l'atelier en poussant un charriot encombré de bols et d'une urne à thé en laiton. Verrou, c'est l'ainé des orphelins de l'usine et il joue les assistants pour la mère Venin. Ses joues d'adolescent sont si rugueuses qu'il peut y frotter des allumettes. Même que ça l'amuse de nous en bombarder. On le déteste presque autant que la Venin.

Il saisit un bol entre ses paluches et ouvre le robinet. Une bouillie grumeleuse de la couleur d'un vieil os en dégoutte.

Capsule fixe le bol, bouche bée.

– C'est du gruau, lui révéle-je. On ne mange que ça, ici, matin, midi et soir. Il y a pire. Comme ça n'a aucun goût, on peut lui prêter celui qu'on veut. Finis bien ton assiette si tu ne veux pas avoir d'ennuis.

D'un coup de menton, je désigne Verrou qui, armé d'un petit flacon brun, verse une larme de liquide dans chaque bol qu'il distribue.

– Ça, il paraît que c'est un médicament. Pour qu'on reste en bonne santé.

La Venin et Verrou ne consomment pas de gruau. À la grand-table, ils dinent de poulet, de dinde, de canard, de saucisses, de lard, de rôti de bœuf et de gigot d'agneau arrosé de jus de viande et accompagné de pommes de terre sautées. Et pour le dessert, ils se régalent de brioches à la cannelle, de tarte aux pommes et de crème anglaise, de génoise, de clafoutis aux prunes, de gâteau roulé à la confiture et de pain perdu aux raisins secs. Ils ne partagent jamais leurs plats et ne nous cèdent même pas les restes, pourtant nombreux.

Après le repas, la Venin nous convoque dans son bureau, Capsule et moi, et Verrou ramène les autres à l'étage au pas cadencé. La Venin tourne la clé et nous fait entrer.



La pièce est telle que je l'ai toujours vue : propre et ordonnée. Sur le bureau, pas un papier. Y trônent en tout et pour tout le tampon buvard, la lampe à huile et le casier où la Venin conserve son bric-à-brac : vieux engrenages, rouages de montres à gousset, objectifs d'appareil photo, etc. C'est parmi ces objets qu'elle pioche nos noms.

La cloche en verre est à sa place, sur le manteau de cheminée, à côté des scarabées mécaniques que la vieille aime fabriquer. Ce sont des créatures invraisemblables qui ne devraient pas exister ailleurs que dans les contes et dans l'imagination des gens. Pourtant, la Venin réussit à les façonner et il faut les voir trotter en stridulant dans la pièce !

La cloche en verre abrite un homme en miniature, pas plus haut que trois boîtes d'allumettes empilées bout à bout. Il est vêtu d'habits de poupée et repose sur un lit de mousse et de feuilles mortes. Il a la peau épaisse, pareille au cuir des gants. Ses yeux sont clos.

Capsule le remarque et réagit comme le font toujours les nouveaux, par un mélange de dégoût et de fascination. Il se dandine d'un pied sur l'autre, muet, tandis que la Venin déverrouille un compartiment en bas de son bureau.

– Tiens, ceci est à toi, lui aboie-t-elle en lui fourrant dans les bras une mince couverture de laine du même gris cendré que son chignon.

La seule couleur qu'on voie, ici, à l'usine Prométhée, sans compter celle de nos bleus, c'est le rouge sang dont la Venin se barbouille les lèvres.

– Et ça, ajoute-t-elle en remettant une craie au garçon. Tu en recevras une tous les quinze jours, et Pétale te donnera des images découpées dans des journaux.

Un sourire retrousse le coin de sa bouche.

– Tu t'en serviras pour te rappeler les choses qui te manquent.

Capsule me dévisage, interloqué.

J'essaie de me composer un air rassurant.

Griffu, l'énorme chat noir de la Venin, s'introduit dans la pièce de sa démarche chaloupée et saute sur le bureau. La vieille le caresse de son pouce ganté de fer. Elle est

la seule à pouvoir toucher ce chat sans se faire tailler en lambeaux.

– Bon, c’est tout, nous crache-t-elle. Rompez !

Nous montons nous coucher mais, au milieu du grand escalier, je m’arrête un moment devant la vitrine aux papillons. À côté, une photo figure un homme chaussé de curieuses lunettes aux verres hexagonaux, flanqué d’une petite fille à l’air très malheureux.

– Ce n’est pas un vrai, tu sais, le petit bonhomme sous la cloche, dis-je doucement à Capsule. C’est un pantin, comme la fée de la réclame pour la lessive ou le diabolotin de la limonade Pétibulle.

Je lui montre les lavabos, puis le conduis dans le dortoir. Cramponné à sa couverture, il contemple le plancher de bois nu où s’alignent des rectangles tracés à la craie.

– Il n’y a pas de lits, lui expliquè-je. Nous dormons par terre. On s’y fait. Comme on s’habitue à la puanteur des produits chimiques.

Pétale est assise sur l’unique chaise mise à notre disposition. Les autres orphelins l’encerclent, allongés sur leurs couvertures. Drapée dans la sienne, Pétale se tient le dos bien droit, ce qui la grandit encore plus. Puis, elle sort de sa poche quelques pages du *Times Impérial* et les déplie. C’est elle qui hérite chaque semaine des vieux journaux. Elle pose les pages côte à côte sur le

parquet et procède à la distribution des images comme s'il s'agissait de bonbons. Certains d'entre nous collectionnent les photos de gens souriants pour s'en faire des parents inventés, ou choisissent celles qui ressemblent aux vrais parents qui nous ont quittés. D'autres les dessinent à la craie sur les lattes du plancher et s'endorment dans leurs bras. Au matin, ils les trouvent réduits à des tas de poussière.

Pétale nous fait la lecture à la lueur de la bougie.

– « Le Festival de l'Empire se prépare au Crystal Palace, le palais des expositions à Londres. »

Des voix s'élèvent.

– Un festival ?

– Un palais de cristal ?

Pétale opine du chef.

– Pour fêter le couronnement du roi. Vous imaginez si on y allait ? Il y aura un train électrique, une chorale impériale et des modèles réduits de tous les bâtiments importants de l'Empire britannique !

J'essaie de cacher l'intérêt que suscite en moi la mention des modèles réduits.

Écrou, qui dessine un œil, lève son bâton de craie.

– On n'ira pas, remarque-t-il d'un ton neutre. On n'aura jamais le droit.

Écrou ne croit pas aux contes de fées. Il ne croit que les faits : Pétale est la plus forte en lecture, Griffu

chasse les petites bêtes et la mère Venin se courrouce pour un rien.

Les plus jeunes orphelins bavardent bruyamment.

– Chut ! leur souffle Pétale. Moins fort !

On ne tient pas à ce que Verrou vienne nous disputer. Ou pire, la mère Venin.

Le silence se fait. Écrou achève son œil et le dote de grands cils pareils à des rayons de soleil.

Pétale s'éclaircit la voix et finit de lire les nouvelles. Ensuite, elle propose :

– Qui veut une histoire ?

Hochements de tête à la ronde. Dans le dortoir, chacun se recroqueville sous sa couverture trop fine, y compris Capsule, qui semble se détendre un peu mais n'en mène toujours pas large. Pétale n'a pas son pareil pour imaginer des histoires. Elles nous permettent de nous évader. De changer ce qu'on ne peut pas changer. D'être ailleurs. D'être un autre.

Les yeux de Pétale s'écarquillent.

– Il était une fois un horloger...

– Il travaillait au grand clocher ? chuchote un orphelin. Celui qui est à Londres et qui fait tourner l'Empire comme du papier à musique ?

– Non, ça, c'est venu après. L'horloger fabriquait des horloges plus petites. Mais il se sentait seul et rêvait d'avoir une fille, alors il s'en est fabriqué une.

Je n'écoute qu'à moitié, le regard perdu par la fenêtre où l'on devine la forêt au bout de la prairie. J'attends que tout le monde s'endorme. Alors, j'aurai le dortoir pour moi tout seul.

Pétale poursuit son histoire. L'horloger meurt et il n'y a plus personne pour remonter sa fille. Elle est orpheline et un horrible gardien l'adopte, et la bat, et l'oblige à laver les sols alors que l'eau la fait rouiller.

– Est-ce qu'un prince va venir ? demande alors une petite voix.

Pétale soupire.

– Pourquoi faut-il forcément qu'un prince intervienne dans les contes ?

Il fait nuit dehors lorsque Pétale déclare :

– Je vous raconterai la suite demain soir.

Une trainée lumineuse strie le ciel obscurci – et disparaît.

– Une étoile filante ! m'exclamé-je.

– Un orphelin a trouvé un foyer, ajoute Pétale.

Tous (sauf Écrou) jaillissent de sous leur couverture et se ruent vers la fenêtre en échangeant des murmures exaltés. Ils imaginent ce que ça ferait d'être adopté ou de s'enfuir. Mais la vérité, c'est que nous sommes coincés ici, aussi captifs que les papillons épinglés dans la vitrine de l'escalier. Personne ne s'est jamais présenté chez Prométhée pour adopter un enfant. Et jamais un orphelin n'a réussi à s'échapper.

Une fois, Boulon a tenté le coup. Il a voulu jouer les passagers clandestins à bord d'un des camions de livraison mais les chauffeurs sont tous à la botte de la Venin. Boulon n'est pas allé plus loin que le bout de l'allée.

Nous ne voyons que ça, ici : des camions à vapeur, des charrettes à chevaux, de ces nouvelles automobiles à moteur. Venues emporter les allumettes ou nous approvisionner en vivres et en bois. Et puis, il y a la visite annuelle de l'inspecteur de l'orphelinat... qui se contente de discuter avec la mère Venin derrière le portail ; il ne met pas les pieds dans l'enceinte de l'orphelinat.

Pétale a mouché la bougie avec ses doigts et les petits tardent à s'endormir. Allongé, je guette le son de leur respiration qui se calme et s'évanouit comme un mécanisme essoufflé.

Une fois que tout le monde dort, je me lève et gagne à pas feutrés la vieille cheminée qui n'a pas vu de feu depuis des années. Je fais bien attention à ne pas marcher sur les fleurs dessinées à la craie – ces choses qui manquent aux autres orphelins, et que, moi, je n'ai jamais vues. Sur un plateau escamoté dans le conduit de cheminée se trouvent les édifices en allumettes que je construis en cachette depuis maintenant plus d'un an.

Je m'équipe des nouvelles allumettes chipées aujourd'hui même dans la salle de travail et je sectionne en m'appliquant les têtes enduites de produit. Puis, avec

de la colle, j'apporte les touches finales à la cheminée de ma dernière maquette.

J'en ai confectionné des dizaines, toutes inspirées de photos admirées dans les journaux. Je les façonne pour entretenir mon rêve : trouver un nouveau foyer. Pour qu'il ne s'éteigne pas, pour l'aider à se réaliser.

Avec mille précautions, je saisis ma construction et la place sur le rebord de la fenêtre, qui est bien large.

À la vue de la maquette patiemment bâtie, une poignée d'allumettes à la fois, je sens une bouffée de fierté me gonfler la poitrine. C'est un hôtel particulier. Une belle demeure comme on en voit probablement à Londres. Quatre étages, de hautes fenêtres et une façade avec des marches qui mènent à une élégante porte d'entrée.

La lune qui se lève éclaire par l'arrière ma maison et crée l'illusion que des lampes brûlent à l'intérieur. J'imagine des pièces pleines de livres, de feux ronronnant dans des cheminées et un atelier pour y bricoler des choses. Une nouvelle famille...



Je n'ai pas envie de rompre le charme, mais la lumière se ternit aux fenêtres miniatures à mesure que la lune presque pleine s'élève dans le ciel et nappe d'argenté le petit toit et sa cheminée tout juste achevée. Alors, je cache ma création et me glisse sous ma couverture. En m'endormant, je me raccroche à l'idée de cet avenir qui m'attend, peut-être. Je m'y cramponne comme les nouveaux se cramponnent à leur boîte d'allumettes Prométhée le jour de leur arrivée.



Le gong de la mère Venin nous réveille à six heures. Après un rapide passage aux lavabos, nous descendons au réfectoire en rangs serrés. Quand Verrou se présente avec le charriot, Capsule me jette un regard en coin, comme pour protester. Encore du gruau ?!

– Tu vas t'y faire, lui dis-je.

– Miam, fait Pétale. Je vais faire comme si c'était de la mousse au chocolat. Et ce soir, je mangerai de la tarte au citron.

– Moi aussi ! renchérissement quelques voix.

Après le petit-déjeuner, nous suivons la Venin et Verrou dans le couloir. Nous nous arrêtons devant la porte vert émeraude qui relie la résidence à l'usine.

Le grondement de la Machine retentit jusqu'ici. Elle fait un tel boucan qu'on ne s'entendrait pas parler quand bien même on l'oserait.

La mère Venin tripote son trousseau de clés, puis elle ouvre la porte sur un escalier de métal qui mène à la Machine, au premier étage. Il est formellement défendu aux orphelins d'y mettre les pieds ou même d'en effleurer la première marche. Exception faite de Verrou.

– Porte-moi ces sacs de phosphore au chaudron, ordonne la Venin à Verrou. Et assure-toi qu'il y ait assez de colle !

Les sacs ont l'air lourds. Verrou s'en jette un sur l'épaule sans effort apparent et gravit l'escalier. La mère Venin nous entraîne dans un couloir sinueux jusqu'à une seconde porte verte où l'on peut lire :



◊ THE PACKING ROOM ◊

Dedans, une cascade d'allumettes s'écoule du gros bec qui crève le haut du mur du fond. Sous la cascade, une longue chaîne de montage les emporte en un torrent qui dégringole de nouveau, formant un tas immense. De part et d'autre de la chaîne s'égrènent, à intervalles

réguliers, des sièges et des réserves de boîtes d'allumettes vides.

– Voilà, c'est là qu'on trime, dis-je à Capsule tandis que nous pénétrons dans la salle à la queue leu leu.

Je le guide jusqu'à mon poste de travail. Pour fabriquer les allumettes, l'usine a sa Machine. C'est pour remplir les boîtes, puis les caisses, qu'on intervient, nous autres, les petites mains.

Capsule hoche tristement la tête et marmonne une récrimination à propos de soldats.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Elle m'a pris mes soldats de plomb.

– Je suis désolé pour toi.

J'ignore si j'avais des jouets quand je suis arrivé, mais j'en ai vu en photo dans les journaux. Ce doit être triste de posséder quelque chose d'aussi précieux et de se le voir confisquer.

Je montre à Capsule comment prélever une poignée d'allumettes – ni trop grosse, ni trop petite –, comment les ordonner et les ranger dans les boîtes vides, puis empiler celles-ci sur les caisses destinées au transport.

Capsule est nul.

Il a les mains secouées de spasmes nerveux et il en met partout.

Moi qui espérais qu'il ferait mieux que son prédécesseur ! C'est une catastrophe.

Peut-être que Pétale a raison.

Peut-être qu'il ne tiendra pas une demi-journée.